

ARMAND MONJO :

Préface

Vingt ans séparent la première page manuscrite du roman de Manzoni (24 avril 1821) de la sortie de l'édition définitive (Milan, 1840-1842). Vingt ans de documentation et de recherches, d'ébauches, de corrections, trois refontes successives du texte, des années à polir le style, à revoir minutieusement la langue : comme la Divine Comédie, Les Fiancés sont l'œuvre d'une vie. A cinq siècles de distance du monument poétique de Dante, qui marque la fin du Moyen Age, résume une civilisation, crée la langue italienne, le chef-d'œuvre de Manzoni marque une étape aussi importante de la littérature de l'Italie moderne. Génie lui aussi sans école, le romancier du dix-neuvième siècle apporte à la fois une "somme" de traditions nationales, fixe pour un siècle le langage, renouvelle profondément la sensibilité littéraire, pose les fondations du roman moderne.

Œuvre touffue, riche et unique en son genre, Les Fiancés ressemblent un peu à ce père provincial du livre, que l'on pouvait prendre de cent côtés. Extérieurement, c'est le roman d'un catholique qui, comme le remarque Gramsci, a subi la Contre-réforme, et dont le christianisme "oscille entre un aristocratie janséniste et un paternalisme populaire jésuite". Mais c'est aussi l'œuvre d'un catholique libéral qui, pour la première fois en Italie, fait du peuple le principal personnage d'un roman, critique sans ménagement l'aristocratie, exerce son ironie démystificatrice sur les puissants d'une société corrompue, gouverneurs, princes, ministres et militaires, tous ceux qui, traditionnellement, occupent le devant de la scène de l'Histoire, dont les statues ornent les places et les portraits embellissent les manuels scolaires. Et il n'est pas moins caractéristique (c'est encore Gramsci qui le remarque) que les catholiques les plus orthodoxes semblent se méfier de Manzoni, en parlent le moins possible, en tout cas n'analysent pas son œuvre maîtresse comme ils le font pour celle de Dante.

Ce n'est peut-être pas seulement pour les idées libérales et les tendances démocratiques d'un homme qui a toujours été favorable à la chute du pouvoir temporel des papes, et qui n'a pas mis un seul jésuite parmi les nombreux religieux de son roman. C'est peut-être parce qu'il y a, dans la morale même de Manzoni, quelque chose qui va plus loin que le recours traditionnel à la Providence. C'est peut-être, et surtout, parce qu'il y a, dans sa vision historique des faits et des hommes, un germe vivace, qui n'a pas encore donné tous ses fruits en Italie même, et qui porte en lui la destruction de toute littérature de propagande religieuse et d'édification : le germe du réalisme le plus moderne.

Petit-fils de Cesare Beccaria, auquel son livre Des délits et des peines (1764) valut l'amitié des Encyclopédistes et une renommée européenne, Alexandre Manzoni, né en 1785, s'est éduqué dans la tradition rationaliste de "l'illumination" milanaise. Passionné pour les idées de progrès, de justice et de liberté, les années d'internat dans des collèges religieux réactionnaires ne font que renforcer son libéralisme et le rendent même anticlérical. A Paris, dès 1805, il fréquente le salon de Sophie Condorcet à Auteuil, connaît les nouveaux "idéologues" français, Cabanis, Destutt de Tracy, se lie d'amitié avec Fauriel, l'un des promoteurs du romantisme en France. Il se marie en 1808 avec une protestante et se convertit deux ans plus tard au catholicisme, déterminant la conversion de sa femme.

Cette conversion, dans laquelle les raisons familiales et la fréquentation d'un cercle de jansénistes jouent un grand rôle, marque la date essentielle de sa vie, mais ne produit pas un renversement total de ses idées de jeunesse. A une époque où le renouveau du catholicisme allait coïncider avec la réaction politique qui suit dans toute l'Europe la chute de l'Empire napoléonien, l'adhésion aux principes religieux n'entraîne pas Manzoni, comme certains, sur des positions réactionnaires.

Opposé à tout dogmatisme, il conciliera ses idées libérales (condamnation de la tyrannie, de la violence, de la haine entre les peuples) avec la religion, dans une morale active, et généreuse inspirée de l'Évangile. C'est ce qui ressort de ses premiers écrits, et notamment de ses Hymnes, où Francesco de Sanctis voyait "l'idéal du siècle baptisé sous le nom d'idée chrétienne, l'égalité des hommes, tous frères du Christ, la réprobation des oppresseurs et la glorification des opprimés, la fameuse triade : Liberté, Égalité, Fraternité évangélisée".



Manzoni restera toute sa vie fidèle à ces idées libérales. Patriote, il écrit dès 1815 ce vers célèbre : "Nous ne serons pas libres si nous ne sommes pas unis", et c'est dans le même esprit qu'un demi-siècle plus tard, sénateur de la nouvelle Italie, il votera, lui catholique, l'annexion de la Rome des papes à l'État italien. Après avoir connu de près la dure réalité de l'occupation autrichienne en Lombardie, il la fera revivre indirectement dans son roman en brossant la peinture d'un régime d'oppression, avec ses gouverneurs incapables, ses soudards et son appareil policier. Et dans l'Histoire de sa colonne infâme, lui qui disait avoir chassé Voltaire des rayons de sa bibliothèque, il écrira un réquisitoire contre la torture qu'eût applaudi le patriarche de Ferney, le combattant si actif contre les injustices.

Les Fiancés sont le premier grand roman populaire en Italie : populaire au plein sens du terme, c'est-à-dire un roman où le peuple est au centre de l'intérêt et de l'intrigue, et aussi un roman fait pour être lu par le peuple. (Le long travail de purification linguistique fait par Manzoni en vue de l'édition définitive du roman montre ce souci de fixer une langue qui puisse être celle de tous les Italiens, de combler le vieux fossé qui sépare le langage des gens cultivés du langage du peuple, et de rendre ainsi possible l'avènement d'une culture moderne.) Et le succès du livre fut immédiat (treize éditions, en trois langues, dans les quatre premiers mois) et durable : des dizaines de millions d'Italiens ont lu et relu le roman.

Malgré les réserves évidentes, soulignées par Gramsci, sur la condescendance bienveillante de l'auteur à l'égard de ses personnages populaires, sur la compassion amusée et l'ironie du romancier envers ces villageois peu dégourdis... la vision d'ensemble de cette société lombarde du dix-septième siècle telle qu'elle se dégage du roman, nous apparaît singulièrement moderne par sa lucidité et par le caractère scientifique de son analyse.

Même, si l'on s'en tient à l'interprétation la plus simpliste, qui voit dans ce roman comme une longue illustration de la lutte du bien et du mal, et qui range les personnages en "bons" et en "méchants", on ne peut s'empêcher de remarquer que cette opposition coïncide avec celle des oppresseurs et des opprimés ; que la violence, l'égoïsme et la corruption sont le fait de la classe dirigeante et notamment de l'aristocratie, tant italienne qu'espagnole ; que les "méchants" sont les riches et les "bons" les pauvres gens ; qu'au vide moral des nobles oisifs Manzoni oppose la noblesse du travail des paysans et des ouvriers en soierie du Milanais ; que pour Manzoni les "humbles" sont ceux qui ont le droit de demander des comptes, tandis que ceux qui détiennent le pouvoir ont le devoir de rendre compte de leurs actes ; et que, comme dit Manzoni : "Il n'y a pas de juste supériorité d'un homme sur les autres, si ce n'est pour se mettre à leur service." Enfin cette autre belle formule de Manzoni n'est-elle pas valable bien au-delà des préoccupations de morale religieuse de son auteur : "La vie n'est pas destinée à être un poids pour beaucoup et une fête pour quelques-uns, mais pour chacun un emploi dont il devra rendre compte ?"...

Les Fiancés sont un authentique roman historique, l'un des ouvrages capitaux dans l'histoire de l'art moderne. Certes Manzoni a refusé cette appellation de roman historique et l'a remplacée par le sous-titre : "Histoire milanaise du XVII^e siècle." C'est qu'à son époque ce qu'on appelait "roman historique" c'était le roman à la mode, celui de Walter Scott, que notre écrivain jugeait trop romancé, trop romanesque, et pas assez historique, trop porté à l'invention et au merveilleux, au détriment de l'observation des faits réels et des hommes.

Dans une lettre à Fauriel du 3 novembre 1821 Manzoni nous dit qu'il conçoit le roman historique "comme une représentation d'un état donné de la société par le moyen des faits et des caractères si semblables à la réalité, qu'on puisse les croire une histoire véritable qu'on viendrait de découvrir". Un peu plus tard, lorsqu'il est plongé, "enfoncé" dans son roman, il écrit : "Je fais ce que je peux pour me pénétrer de l'esprit du temps que j'ai à décrire... quant à la marche des événements et à l'intrigue, je crois que le meilleur moyen de ne pas faire comme les autres est de s'attacher à considérer dans la réalité la manière d'agir des hommes et de la considérer surtout dans ce qu'elle a d'opposé à l'esprit romanesque. Dans tous les romans que j'ai lus, il me semble de voir un travail pour établir... une unité artificielle que l'on ne trouve pas dans la vie réelle."

Manzoni refusait la conception du roman historique, du romantisme anglais car dans le passé où Scott cherchait le dépaysement, il voyait, lui, le fondement de la réalité, et même de la réalité poétique : "Les faits, écrit Manzoni, justement en ce qu'ils sont conformes à la vérité pour ainsi dire matérielle, possèdent au plus haut degré le caractère poétique". Pour lui, l'art a le même objectif que l'histoire : connaître la vérité. Il ne peut se représenter une chose, nous dit le critique Zottoli, s'il ne croit pas à sa réalité : "Il ne peut créer que s'il a l'illusion de reproduire." Dans son honnêteté rigoureuse l'artiste éprouve devant la réalité un sentiment de responsabilité. Citons-le encore : "Tous les grands monuments de la poésie se fondent sur des événements donnés par l'histoire." Et ailleurs : "Quand on conte une histoire à un enfant, il ne manque jamais de faire cette question : cela est-il vrai ? Et ce n'est pas un goût particulier de l'enfance : le besoin de vérité est l'unique chose qui puisse nous faire donner de l'importance à tout ce que nous apprenons"...

Certes Manzoni n'a pas réalisé toutes ses intentions, tenu toutes ses promesses : son idéologie religieuse comme son rigorisme moral ont imposé leurs limites à son réalisme, bridé son imagination et conduit à certaines réticences de langage. Mais il reste que Les Fiancés sont l'extraordinaire histoire vivante d'une société et d'une époque. "Il n'y avait pas, et il n'y a pas encore en Italie, pouvait écrire De Sanctis à la fin du siècle dernier, une histoire comme celle-ci, écrite avec une telle précision dans les détails, et en même temps une telle finesse d'analyse." J'ajouterai qu'il n'y a pas eu tellement de romans dans le monde, depuis Les Fiancés, qui, partant d'un fait banal de la chronique, en racontant la simple histoire de deux jeunes villageois, ait créé des "types" si représentatifs et si nécessairement liés aux mille rouages de la société de leur époque.

C'est maintenant au lecteur — comme dirait Manzoni — de découvrir et d'apprécier les véritables richesses de ce livre. Ces quelques réflexions en guise de préface n'ont eu pour but que de l'y aider. Et c'est avec le même souci que je me suis efforcé, dans cette traduction nouvelle de reproduire aussi fidèlement que possible ce style manzonien, avec son mélange si particulier d'ironie, de précision parfois laborieuse et minutieuse, mais aussi avec cette efficacité cinématographique qu'il a dans l'évocation des gestes et des personnages, avec ce réalisme étonnant de naturel dans les dialogues, avec sa netteté chirurgicale dans la dissection des sentiments.

(Extrait de la préface à l'édition de 1960.)